

Arthur Rimbaud

OBRA REUNIDA



Edición bilingüe de Miguel Casado

Galaxia Gutenberg

Arthur Rimbaud

Obra reunida

Edición bilingüe
de Miguel Casado

Galaxia Gutenberg

Edición al cuidado de Jordi Doce

Traducción del francés:
Miguel Casado

Publicado por
Galaxia Gutenberg, S.L.
Av. Diagonal, 361, 2.º 1.ª
08037-Barcelona
info@galaxiagutenberg.com
www.galaxiagutenberg.com

Primera edición: abril de 2026

© de la traducción y la introducción:
Miguel Casado, 2026

© Galaxia Gutenberg, S.L., 2026

Preimpresión: María García
Impresión y encuadernación: Sagrafic
Depósito legal: B 577-2026
ISBN: 979-13-87605-77-3

Cualquier forma de reproducción, distribución, comunicación pública o transformación de esta obra sólo puede realizarse con la autorización de sus titulares, aparte de las excepciones previstas por la ley. Diríjase a CEDRO (Centro Español de Derechos Reprográficos) si necesita fotocopiar o escanear fragmentos de esta obra (www.conlicencia.com; 91 702 19 70 / 93 272 04 45)

POESÍAS Y OTROS TEXTOS

(1869-1872)

Les Étrennes des orphelins

I

*La chambre est pleine d'ombre ; on entend vaguement
De deux enfants le triste et doux chuchotement.
Leur front se penche, encor, alourdi par le rêve,
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève...
– Au-dehors les oiseaux se rapprochent frileux ;
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieus ;
Et la nouvelle Année, à la suite brumeuse,
Laisant traîner les plis de sa robe neigeuse,
Sourit avec des pleurs, et chante en grelottant...*

II

*Or les petits enfants, sous le rideau flottant,
Parlent bas comme on fait dans une nuit obscure.
Ils écoutent, pensifs, comme un lointain murmure...
Ils tressaillent souvent à la claire voix d'or
Du timbre matinal, qui frappe et frappe encor
Son refrain métallique en son globe de verre...
– Puis, la chambre est glacée... on voit traîner à terre,
Épars autour des lits, des vêtements de deuil :
L'âpre bise d'hiver qui se lamente au seuil
Souffle dans le logis son haleine morose !
On sent, dans tout cela, qu'il manque quelque chose...
– Il n'est donc point de mère à ces petits enfants,
De mère au frais sourire, aux regards triomphants ?
Elle a donc oublié, le soir, seule et penchée,
D'exciter une flamme à la cendre arrachée,*

El aguinaldo de los huérfanos

I

El cuarto está en penumbra; vagamente se oye
El suave y triste cuchicheo de dos niños.
Sus frentes se asoman, aún pesadas de sueño,
Bajo la larga cortina blanca que se levanta y tiembla...
– Fuera, se juntan frioleros los pájaros;
Sus alas se entumescen bajo el cielo gris;
Y el Nuevo Año, con su cortejo de bruma,
Arrastrando los pliegues de su manto de nieve,
Sonríe con lágrimas y canta tiritando...

II

Ahora los pequeños, bajo la cortina ondulante,
Hablan en voz baja, como en una noche oscura.
Escuchan, pensativos, un lejano murmullo...
A menudo los estremece la clara voz de oro
Del timbre matinal, que toca y vuelve a tocar
Su estribillo metálico en el globo de vidrio...
– Luego, el cuarto está helado... ruedan por el suelo,
En desorden entre las camas, ropas de luto:
El áspero cierzo de invierno que gime en el umbral
Desliza en la casa su aliento sombrío.
En todo se percibe que algo falta...
– ¿No hay madre entonces para estas criaturas,
Madre de sonrisa fresca y mirada radiante?
O es que al anochecer olvidó, rendida y sola,
Avivar una llama sacada de la ceniza,

*D'amonceler sur eux la laine et l'édredon
 Avant de les quitter en leur criant : pardon.
 Elle n'a point prévu la froideur matinale,
 Ni bien fermé le seuil à la bise hivernale ?...
 – Le rêve maternel, c'est le tiède tapis,
 C'est le nid cotonneux où les enfants tapis,
 Comme de beaux oiseaux que balancent les branches,
 Dorment leur doux sommeil plein de visions blanches !...
 – Et là, – c'est comme un nid sans plumes, sans chaleur,
 Où les petits ont froid, ne dorment pas, ont peur ;
 Un nid que doit avoir glacé la bise amère...*

III

*Votre cœur l'a compris : – ces enfants sont sans mère.
 Plus de mère au logis ! – et le père est bien loin !...
 – Une vieille servante, alors, en a pris soin :
 Les petits sont tout seuls en la maison glacée ;
 Orphelins de quatre ans, voilà qu'en leur pensée
 S'éveille, par degrés, un souvenir riant...
 C'est comme un chapelet qu'on égrène en priant :
 – Ah ! quel beau matin, que ce matin des étrennes !
 Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes
 Dans quelque songe étrange où l'on voyait joujoux,
 Bonbons habillés d'or, étincelants bijoux,
 Tourbillonner, danser une danse sonore,
 Puis fuir sous les rideaux, puis reparaitre encore !
 On s'éveillait matin, on se levait joyeux,
 La lèvre affriandée, en se frottant les yeux...
 On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,
 Les yeux tout rayonnants, comme aux grands jours de fête,
 Et les petits pieds nus effleurant le plancher,
 Aux portes des parents tout doucement toucher...*

Amontonar sobre ellos edredones y lanas
Antes de abandonarlos suplicando perdón.
Acaso no previó el frío de la mañana
Ni cerró bien el portal al cierzo del invierno...
– El sueño materno es la tibia alfombra,
El nido algodonoso en que se acurrucan los niños,
Como lindos pájaros que en las ramas se mecen
Y duermen su dulce sueño de visiones blancas...
– Y esto, – es como un nido sin plumas, sin calor,
Donde los pequeños tienen frío, no duermen, pasan miedo;
Un nido que el cierzo amargo ha debido de helar...

III

Vuestro corazón lo ha entendido: – los niños no tienen madre.
No hay madre en el hogar – y qué lejos el padre...
Por eso los cuida una vieja sirvienta:
Los pequeños están solos en la casa helada;
Huérfanos de cuatro años, en su mente
Despierta, poco a poco, un alegre recuerdo...
Es como un rosario que se desgrana al rezar:
– ¡Qué hermosa mañana, la mañana de los regalos!
Cada uno, durante la noche, había soñado los suyos
En un extraño sueño donde se veían juguetes,
Caramelos bañados en oro, deslumbrantes alhajas,
Danzando en espiral una danza sonora,
Que tras las cortinas se oculta para reaparecer.
Se despertaban temprano, se levantaban alegres,
Frotándose los ojos, con la boca hecha agua...
Iban, con el pelo enredado, con los ojos
Radiantes, como en los días de fiesta,
Con los piececillos descalzos por el suelo,
A llamar muy despacio en la puerta de los padres...

*On entrant !... Puis alors les souhaits,... en chemise,
Les baisers répétés, et la gaité permise !*

IV

*Ah ! c'était si charmant, ces mots dits tant de fois !
– Mais comme il est changé, le logis d'autrefois :
Un grand feu pétillait, clair, dans la cheminée,
Toute la vieille chambre était illuminée ;
Et les reflets vermeils, sortis du grand foyer,
Sur les meubles vernis aimaient à tourner...
– L'armoire était sans clefs !... sans clefs, la grande armoire !
On regardait souvent sa porte brune et noire...
Sans clefs !... c'était étrange !... on rêvait bien des fois
Aux mystères dormant entre ses flancs de bois,
Et l'on croyait ouïr, au fond de la serrure
Béante, un bruit lointain, vague et joyeux murmure...
– La chambre des parents est bien vide, aujourd'hui :
Aucun reflet vermeil sous la porte n'a lui ;
Il n'est point de parents, de foyer, de clefs prises :
Partant, point de baisers, point de douces surprises !
Oh ! que le jour de l'an sera triste pour eux !
– Et, tout pensifs, tandis que de leurs grands yeux bleus
Silencieusement tombe une larme amère,
Ils murmurent : « Quand donc reviendra notre mère ? »*

.....

V

*Maintenant, les petits sommeillent tristement :
Vous diriez, à les voir, qu'ils pleurent en dormant,
Tant leurs yeux sont gonflés et leur souffle pénible !
Les tout petits enfants ont le cœur si sensible !*

Entraban... Se felicitaban entonces... en pijama,
Con besos repetidos y libre algarabía.

IV

Qué encanto esas palabras ya dichas tantas veces.
– Pero cómo ha cambiado la casa desde entonces:
Crepitaba un gran fuego, vivo, en la chimenea,
Toda la vieja habitación estaba iluminada;
Y los reflejos rojos, que salían del hogar,
Amaban revolotear por los muebles barnizados...
– Está el armario sin llaves... sin llaves, el armario grande.
Miraban a menudo su puerta marrón y negra...
Sin llaves... qué extraño... soñaban muchas veces
Con los misterios dormidos en su seno de madera
Y creían oír, en el fondo de la cerradura
Abierta, un ruido lejano, un vago y alegre susurro...
– El cuarto de los padres está hoy tan vacío:
Ningún reflejo rojo bajo la puerta brilla;
Ya no hay padres, ni hogar, ni llaves echadas:
Por eso no hay besos ni hay dulces sorpresas.
Qué triste para ellos será el día de Año Nuevo.
– Y, pensativos, mientras de sus grandes ojos azules
Cae silenciosa una lágrima amarga,
Murmuran: «¿cuándo volverá nuestra madre?».
.....

V

Ahora los pequeños dormitan tristemente:
Parece, viéndolos, que lloran al dormir,
Tan hinchados sus ojos, su respiración penosa.
Tienen muy sensible el alma los niños tan chicos.

– Mais l'ange des berceaux vient essuyer leurs yeux,
Et dans ce lourd sommeil met un rêve joyeux,
Un rêve si joyeux, que leur lèvre mi-close,
Souriante, semblait murmurer quelque chose...
– Ils rêvent que, penchés sur leur petit bras rond,
Doux geste du réveil, ils avancent le front,
Et leur vague regard tout autour d'eux se pose...
Ils se croient endormis dans un paradis rose...
Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu...
Par la fenêtre on voit là-bas un beau ciel bleu ;
La nature s'éveille et de rayons s'enivre...
La terre, demi-nue, heureuse de revivre,
A des frissons de joie aux baisers du soleil...
Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil :
Les sombres vêtements ne jonchent plus la terre,
La bise sous le seuil a fini par se taire...
On dirait qu'une fée a passé dans cela !...
– Les enfants, tout joyeux, ont jeté deux cris... Là,
Près du lit maternel, sous un beau rayon rose,
Là, sur le grand tapis, resplendit quelque chose...
Ce sont des médaillons argentés, noirs et blancs,
De la nacre et du jais aux reflets scintillants ;
Des petits cadres noirs, des couronnes de verre,
Ayant trois mots gravés en or : « A NOTRE MÈRE ! »

.....

– Pero el ángel de las cunas llega a enjugar sus ojos
Y en el dormir pesado cuele un sueño alegre,
Un sueño tan alegre que se entreabren los labios
Y sonríen, parece que algo susurraban...
– Sueñan que, apoyados en sus bracitos rellenos,
Con el gesto dulce del despertar, levantan la frente,
Y su vaga mirada en torno se pasea...
Creen estar dormidos en un paraíso rosa...
En el hogar chispeante canta contento el fuego...
A lo lejos un hermoso cielo azul se ve por la ventana,
La naturaleza despierta y se embriaga de luz...
La tierra, medio desnuda, feliz porque revive,
Tiembra de alegría con los besos del sol...
Y en la vieja casa todo es tibio y rojizo:
Las ropas oscuras no cubren ya el suelo,
El cierzo terminó por callarse en el umbral...
Parece que haya pasado un hada...
– Los niños, muy alegres, lanzan dos gritos... Allí,
Junto a la cama materna, bajo un hermoso rayo rosa,
Allí, en la gran alfombra, algo resplandece...
Son medallones de plata, blancos y negros,
De nácar y de jade los reflejos brillantes;
Pequeños marcos negros, coronas de cristal,
Que tienen tres palabras grabadas en oro: «A NUESTRA MADRE».
.....

Sensation

*Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, – heureux comme avec une femme.*

Mars 1870

Sensación

En las tardes azules de verano, iré por los senderos,
Pinchándome con las espigas, a pisar la hierba fina:
Mientras voy soñando, sentiré el frescor en mis pies.
Dejaré que el viento bañe mi cabeza desnuda.

No hablaré, no pensaré nada:
Pero el amor infinito se elevará en mi alma,
E iré lejos, muy lejos, como un bohemio,
Entre la Naturaleza, – dichoso como con una mujer.

Marzo de 1870

Soleil et chair

I

*Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,
 Verse l'amour brûlant à la terre ravie,
 Et, quand on est couché sur la vallée, on sent
 Que la terre est nubile et déborde de sang ;
 Que son immense sein, soulevé par une âme,
 Est d'amour comme dieu, de chair comme la femme,
 Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,
 Le grand fourmillement de tous les embryons !*

Et tout croît, et tout monte !

– Ô Vénus, ô Déesse !

*Je regrette les temps de l'antique jeunesse,
 Des satyres lascifs, des faunes animaux,
 Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux
 Et dans les nénufars baisaient la Nymphe blonde !
 Je regrette les temps où la sève du monde,
 L'eau du fleuve, le sang rose des arbres verts
 Dans les veines de Pan mettaient un univers !
 Où le sol palpait, vert, sous ses pieds de chèvre ;
 Où, baisant mollement le clair syrinx, sa lèvre
 Modulait sous le ciel le grand hymne d'amour ;
 Où, debout sur la plaine, il entendait autour
 Répondre à son appel la Nature vivante ;
 Où les arbres muets, berçant l'oiseau qui chante,
 La terre berçant l'homme, et tout l'Océan bleu
 Et tous les animaux aimaient, aimaient en Dieu !
 Je regrette les temps de la grande Cybèle*

Sol y carne

I

El Sol, hogar de ternura y de vida,
Derrama amor ardiente en la tierra encantada,
Y, al tumbarnos en el valle, sentimos
Que la tierra es núbil y rebosa de sangre;
Que su inmenso seno, por un alma movido,
Es de carne como mujer, de amor como dios,
Y que encierra, repleto de rayos y savia,
El intenso hormigueo de todos los embriones.

¡Y todo crece, y todo asciende!

– Oh Venus, Diosa.

Añoro los tiempos de la antigua juventud,
De los sátiros lascivos, los faunos animales,
Dioses que por amor mordían la corteza de las ramas
Y en los nenúfares besaban a la Ninfa rubia.
Añoro los tiempos en que la savia del mundo,
El agua del río, la sangre rosa de los árboles verdes
Ponían un universo en las venas de Pan,
Cuando el suelo latía, verde, bajo sus patas de cabra;
Cuando sus labios, al besar lentamente la clara siringa,
Modulaban bajo el cielo un gran himno de amor;
Cuando escuchaba en torno, de pie en la llanura,
La respuesta de la Naturaleza viva a su llamada;
Cuando los árboles mudos, que acunan el canto del ave,
La tierra que acuna al hombre, y el Océano azul
Y todos los animales amaban, se amaban en Dios.
Añoro los tiempos de la gran Cibeles,

*Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,
 Sur un grand char d'airain, les splendides cités ;
 Son double sein versait dans les immensités
 Le pur ruissellement de la vie infinie
 L'Homme suçait, heureux, sa mamelle bénie,
 Comme un petit enfant, jouant sur ses genoux.
 – Parce qu'il était fort, l'Homme était chaste et doux.*

*Misère ! Maintenant il dit : Je sais les choses,
 Et va, les yeux fermés et les oreilles closes :
 – Et pourtant, plus de dieux ! plus de dieux ! l'Homme est Roi,
 L'Homme est Dieu ! Mais l'Amour, voilà la grande Foi !
 Oh ! si l'homme puisait encore à ta mamelle,
 Grande mère des dieux et des hommes, Cybèle ;
 S'il n'avait pas laissé l'immortelle Astarté
 Qui jadis, émergeant dans l'immense clarté
 Des flots bleus, fleur de chair que la vague parfume,
 Montra son nombril rose où vint neiger l'écume,
 Et fit chanter, Déesse aux grands yeux noirs vainqueurs,
 Le rossignol aux bois et l'amour dans les cœurs !*

II

*Je crois en toi ! je crois en toi ! Divine mère,
 Aphrodite marine ! – Oh ! la route est amère
 Depuis que l'autre Dieu nous attelle à sa croix ;
 Chair, Marbre, Fleur, Vénus, c'est en toi que je crois !
 – Oui, l'Homme est triste et laid, triste sous le ciel vaste,
 Il a des vêtements, parce qu'il n'est plus chaste,
 Parce qu'il a sali son fier buste de dieu,
 Et qu'il a rabougri, comme une idole au feu,
 Son corps Olympien aux servitudes sales !
 Oui, même après la mort, dans les squelettes pâles
 Il veut vivre, insultant la première beauté !*

Cuando cuentan que recorría, enormemente bella,
En su carroza de bronce, espléndidas ciudades;
Su doble seno vertía en la inmensidad
El puro flujo de la vida infinita.
El Hombre mamaba, feliz, de sus benditos pechos,
Jugando en sus rodillas, como una criatura.
– Y, porque era fuerte, el Hombre era casto y dulce.

Por desgracia, ahora dice: Lo sé todo,
Y va con los ojos cerrados, las orejas tapadas:
– Y, sin embargo, no hay dioses, no hay: el Hombre es Rey,
El Hombre es Dios. Pero el Amor, esa es la mayor Fe.
Si el hombre bebiera aún de tu pecho,
Gran madre, Cibeles, de los dioses y los hombres;
Si no hubiera dejado a Astarté, la inmortal,
Que antaño, emergiendo en la claridad inmensa
De las ondas azules, flor de carne que las olas aroman,
Mostró su ombligo rosa donde nieva la espuma,
E hizo cantar, Diosa de grandes ojos negros vencedores,
Al ruiseñor en los bosques, al amor en los corazones.

II

Creo en ti, creo en ti, Divina madre,
Afrodita marina. – El camino es amargo
Desde que el otro Dios nos unce a su cruz;
Carne, Mármol, Flor, Venus, es en ti en quien creo.
– Sí, el Hombre es triste y feo, triste bajo el vasto cielo,
Lleva vestidos, porque ya no es casto,
Porque ha manchado su altivo busto de dios,
Y ha atrofiado, como ídolo en el fuego,
Su cuerpo Olímpico en sucias servidumbres.
Sí, incluso tras la muerte, en los esqueletos pálidos
Quiere vivir, ofendiendo a la primitiva belleza.

– Et l'Idole où tu mis tant de virginité,
 Où tu divinisas notre argile, la Femme,
 Afin que l'Homme pût éclairer sa pauvre âme
 Et monter lentement, dans un immense amour,
 De la prison terrestre à la beauté du jour,
 La Femme ne sait plus même être Courtisane !
 – C'est une bonne farce ! et le monde ricane
 Au nom doux et sacré de la grande Vénus !

III

Si les temps revenaient, les temps qui sont venus !
 – Car l'Homme a fini ! l'Homme a joué tous les rôles !
 Au grand jour, fatigué de briser des idoles
 Il ressuscitera, libre de tous ses Dieux,
 Et, comme il est du ciel, il scrutera les cieux !
 L'Idéal, la pensée invincible, éternelle,
 Tout le dieu qui vit, sous son argile charnelle,
 Montera, montera, brûlera sous son front !
 Et quand tu le verras sonder tout l'horizon,
 Contempteur des vieux jugs, libre de toute crainte,
 Tu viendras lui donner la Rédemption sainte !
 – Splendide, radieuse, au sein des grandes mers
 Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers
 L'Amour infini dans un infini sourire !
 Le Monde vibrera comme une immense lyre
 Dans le frémissement d'un immense baiser :

– Le Monde a soif d'amour : tu viendras l'apaiser.

.....

– Y el Ídolo en el que pusiste tanta virginidad,
En el que divinizaste nuestro barro, la Mujer,
Para que el Hombre pudiera iluminar su pobre alma
Y subir lentamente, en un inmenso amor,
De la cárcel terrestre a la belleza de luz,
La Mujer, no sabe ya siquiera ser Cortesana.
– Es una bonita farsa, y el mundo se mofa
Del nombre dulce y sagrado de la gran Venus.

III

Si esos tiempos volvieran, tiempos que pasaron...
– Porque acabó el Hombre, representó ya todos los papeles.
A plena luz, harto de destrozar ídolos
Resucitará, libre de todos sus Dioses,
Y, como pertenece al cielo, escrutará los cielos.
El Ideal, el pensamiento eterno, invencible,
Ese dios que vive bajo su barro carnal,
Se elevará, se elevará, arderá en su frente.
Y cuando lo veas explorar el horizonte,
Desdeñoso de los viejos yugos, libre de miedo,
Vendrás a concederle la santa Redención.
– Espléndida, radiante, del seno de los mares
Surgirás, derramando por el vasto Universo
Con sonrisa infinita el Amor infinito.
El Mundo vibrará como una lira inmensa
Con el estremecimiento de un inmenso beso:

– El Mundo tiene sed de amor: tú vendrás a calmarla.

.....